

RETOUR D'ANDRÉ GIDE

Attaques d'Aragon

Les Lettres Françaises

25 nov. 1944

Mon cher
Claude Morgan,
Ouvrant les Lettres de samedi dernier, te surpris-je que c'est avec une certaine stupeur que j'y ai découvert, et, s'établant à la première place, d'ordinaire donnée dans le journal de Jacques Decour (et le tien)

M. André Gide ayant envoyé son adhésion au Comité national des Ecrivains et celle-ci ayant été acceptée, quelques membres de ce comité exprimèrent le vœu que soient publiés dans les Lettres françaises des extraits de la Déclaration de Tunis, qui avaient paru aux Editions de Minuit.

A la suite de cette publication notre directeur a reçu d'Aragon la protestation suivante que nous publions intégralement.

Gide apporte à l'étude de la langue allemande. On m'objectera que M. Gide voulait lire Goethe dans l'original, et, en effet, il s'y adonne avec une ivresse presque exclusive au cours de ces années, comme si, devant le succès des armes

allemandes, ce fut un véritable devoir pour lui que de lire et de relire Faust, Werther, Hermann et Dorothee. Et de les citer dans le texte. Cela se défend. Il ne manquera pas de gens pour trouver cela très beau, très grand, très noble. Je ne m'y arrêterai pas. Non plus qu'à certains commentaires sur Hitler et Mers-el-Kebir, dont, pour gidiens qu'ils soient, il faut au moins reconnaître qu'ils sont admiratifs. Car, n'est-ce pas, admirer le génie hitlérien est la marque de ce genre de conscience que nous avons déjà connu sur son retour de l'U.R.S.S.

Où, je sais : M. Gide, d'Italie ou d'Afrique du Nord, vient de donner son adhésion au Comité National des Ecrivains, et je ne me suis pas opposé à l'acceptation de cette adhésion. C'est bien d'ailleurs tout ce que je puis faire pour lui. Je sais aussi que M. Gide n'a point écrit à Je suis partout, qu'il n'a pas parachévé l'œuvre de son Retour de l'U.R.S.S. en patronant le recrutement pour la L.V.F. Je sais aussi que, bien que Philippe Henriot ait salué la « haute conscience » de cet écrivain à cause précisément de ce Retour, il ne manquera pas de gens pour dire que vraiment on voit un peu trop d'ouï me vient la dent que je lui conserve, etc. Cependant cela ne m'arrêtera pas pour protester contre le fait que je trouve scandaleux qu'il se soit créé avec tant de courage, au milieu de tant de dangers, un journal qui porte le nom de Decour, afin de ramener triomphalement M. Gide parmi nous, qui regardons encore des vides sanglants à nos côtés.

On discuterait encore si je citais tels passages qui me paraissent outrés, à moi, comme : « Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient : dont trois ou quatre avec le sourire... », ou encore : « ...Mais allez donc parler au cultivateur du patrimoine intellectuel de la France dont il ne se sent que fort peu lui-même l'héritier. Lequel d'entre eux n'accepterait pas volontiers que Descartes ou Watteau fussent Allemands ou n'aient jamais été, si cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher ? » ou un quatorze juillet : « Le sentiment patriotique n'est du reste pas plus constant que nos autres amours... »

ARAGON.
(Lire la suite en page 5.)

Il y a retour et retour. Je pourrais fonder ma protestation sur le fait qu'après le départ d'Hérol-Paquis et consorts, plus de décence pourrait être apportée à la rentrée de leur prédécesseur en antibolchevisme. Qu'un Gide ait si bien contribué à brouiller les cartes de la France, ait si bien favorisé le jeu de ceux qui voulaient séparer notre pays de nos amis de l'Est, qu'il ait été une pièce majeure dans la main de la propagande ennemie, cela suffirait certes à mes yeux. Je veux bien que cela passe pour subjectif.

Mais enfin, quand on se montre surtout si chatouilleux sur ce que les choristes ont pu faire à la radio pendant ces quatre dernières années, pour ne pas parler des vedettes qui n'ont jamais été des « consciences » pour personne, peut-être les précédents de M. Gide ne sont-ils pas des raisons convaincantes pour ne pas se préoccuper de ce que cet auteur a pensé, écrit, publié, depuis que la France, toute à ses malheurs, a été fort empêchée de s'intéresser à lui. Or les gens qui reviennent d'Afrique du Nord racontent bien des choses déplaisantes, touchant M. Gide. Peut-être sont-ce des racontars, aussi m'en tiendrais-je aux textes.

On ne me comprendrait pas, on ne voudrait pas me comprendre si, parcourant le Journal de M. Gide, j'y relevais ce qui d'abord m'y choque, et qui paraît à d'autres admirable : la subite application dont ce Journal témoigne, dès la fin de juin 43, que M.

Attaques d'Aragon

Les Lettres Françaises

25 nov. 1944

RETOUR D'ANDRÉ GIDE

— Suite de la page 1 —

On me trouverait de mauvaise foi relevant que, tout juste un mois et deux jours après l'armistice, de l'Allemand en général, Gide trouve à noter qu'il est « moins dessinateur que musicien ». Vétilles, vétilles ! Il y a mieux, et qu'il n'est pas besoin de commenter.

Il s'agit d'un texte du 5 septembre 1940, pour lequel, non plus que pour tout le reste, on ne saurait arguer de la prescription, puisque M. Gide l'a publié en mai 1944 (et n'oubliez pas que M. Gide est un homme qui pèse chacune de ses paroles) ; le voici dans sa nudité d'où Goethe n'est pas absent.

« ...Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse ; et

d'accepter l'inévitable. « Untersuchen « was ist, und nicht was behagt », dit excellemment Goethe. Qui regimbe contre la fatalité est pris au piège. A quoi bon se meurtrir aux barreaux de sa cage ? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu.

« Je sens en moi d'illimitées possibilités d'acceptation ; elles n'engagent nullement l'être même. Le risque est beaucoup plus grand de se laisser dominer par la haine... »

A quoi bon se meurtrir aux barreaux [de sa cage ?

est vraiment un bel alexandrin. Il n'y en avait pas de si parfait dans L'Honneur des Poètes : qui disait donc que M. Gide n'avait pas le génie lyrique ? Il y a une poésie de la bassesse, sachons-lui gré de nous y faire accéder.

Comprendras-tu maintenant, mon cher Claude, pourquoi je trouve que M. Gide n'a rien à faire dans le journal qu'avec Panlhan, Eluard, Mauriac, tu as fait deux ans au péril de ta vie, dans le journal de Jacques Décour que les Allemands fusillèrent parce qu'il s'était un peu trop approché des barreaux de la cage ?

Où, je le sais, tu me comprendras, toi. Pour les autres, je leur ferai observer que je ne demande pas qu'on s'occupe de M. Gide ; je demande qu'on ne le publie par dans les Lettres Françaises. Cette nuance sera surtout sensible à M. Gide, je pense.

Bien amicalement,

ARAGON.

P.-S. — On ne met pas d'épigraphe aux lettres. Du moins, peut-on y ajouter un post-scriptum, et en voici un, fait d'une citation gidienne, qui est un programme :

« 28 septembre (1940)

« Si demain, comme je le crains, toute liberté de pensée, ou du moins

d'expression de cette pensée nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdront moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut avilir les meilleurs, et quant aux autres, peu importe. Vive la pensée comprimée ! Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu. »

Vive la pensée comprimée ! O Saint-Pol Roux, Bergson, Basch, Politzer, Marc Bloch, Max Jacob, Benjamin Crémieux ! Et vous, les autres, qui importez si peu à M. Gide, les sans-nom, de Tulle, d'Oradour-sur-Glane, d'Ascq, de Fresnes, de Montluç, de Compiègne, d'Auschwitz ou de Lublin, que dites-vous de la vertu de M. Gide, esprit libre !

A.